



CHAPITRE XXVII

EMIN PACHA — UNE ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE

David Livingstone comparé à Emin Pacha. — Esquisse du voyage de l'expédition jusqu'à la première rencontre avec Emin. — Quelques détails relatifs à Emin. — La haute idée que nous nous faisons d'Emin Pacha. — La fidélité de ses troupes. — L'irrésolution d'Emin. — Notre surprise en trouvant Emin prisonnier à notre troisième visite au Nyanza. — Ce qu'on eût pu faire si Emin avait eu plus de franchise et moins de secrétivité. — La vertu d'Emin et ses nobles désirs. — Emin à notre point de vue. — Le rang et la position d'Emin à Khartoum. — Comment il est nommé gouverneur de l'Equatoria. — Les difficultés de Gordon dans le Soudan. — Les égards d'Emin et sa patience. — Après 1885, Emin est abandonné à lui-même. — Les petites explorations d'Emin. — Exactitude de l'appréciation de l'empereur Hadrien sur les Égyptiens. — L'histoire de la lutte d'Emin contre les troupes du Mahdi de 1885 à 1885. — Junker porte les dépêches d'Emin à Zanzibar en 1886. — Kabba Réga, un ennemi déclaré d'Emin. — Ce qu'était l'exacte position d'Emin avant notre entrée en matière. — Un bon gouvernement était impossible. — Deux documents mahdistes remis par le Sirdar Sir Francis Grenfell (lettres d'Osman Digna et d'Omar Saleh).

Aujourd'hui que nous tournons définitivement le dos à l'Equatoria, et qu'en compagnie d'Emin Pacha, du capitaine Casati et de quelques centaines de fugitifs, nous nous dirigeons vers Zanzibar, jetons un coup d'œil rétrospectif sur les derniers événements; essayons d'en étudier les causes et de voir sous quel jour il faut considérer l'ancien gouverneur.

Lorsque, tout jeune encore, on m'envoya vers David Livingstone, je ne m'étais fait aucune idée précise sur le célèbre missionnaire. Les journaux le représentaient comme étant digne de la plus haute estime du monde chrétien. Mais, tout bas, on racontait des choses étranges. Les uns le disaient marié à une princesse africaine et s'être arrangé une vie très agréable en Afrique; pour d'autres, Livingstone était un misanthrope

qui saurait tenir à distance les Européens tentés de lui rendre visite. Ne sachant que croire, j'allai à lui, indifférent, armé pour la défensive, si besoin était. Mais je pleurai en le quittant. Les journaux avaient eu raison.

Informés par des voyageurs qui étaient censés le connaître, ces mêmes journaux faisaient d'Emin Pacha un héros, un homme de haute taille, de mœurs austères, versé dans plusieurs sciences, un second Gordon à l'aspect martial, et qui, malgré les calamités planant au-dessus du nord de l'Afrique centrale, conservait tout son calme d'esprit et sa tranquillité d'âme. Si bien gouvernait-il les hommes et les choses, qu'il maintenait en respect le Mahdi et ses terribles hordes; à diverses reprises, il avait défait leurs généraux; mais, en se défendant opiniâtrément et désespérément, il épuisait peu à peu ses ressources. Ces détails excitèrent vivement mon intérêt et celui de mes amis personnels, qui réunirent généreusement les fonds pour une expédition; ils touchèrent le cœur d'hommes tels que Stairs, Jephson, Nelson, Parke, Barttelot, Jameson et autres, par centaines, qui demandaient instamment à nous être associés. Junker décrivait le péril comme imminent; le Pacha allait succomber. Arriverions-nous trop tard? Cette idée ne cessa de nous poursuivre. En mer, et pendant que nous remontions le Congo, au camp de Yambouya et quand nous pressions notre marche sous les ombres impénétrables de la forêt sans fin, à la marge même du plateau, bien plus, jusque sur les rives du Nyanza, nous restâmes sous cette obsession.

Je commençai à soupçonner le véritable état des choses lorsque les naturels, répondant à nos questions instantes et répétées, assurèrent n'avoir pas vu d'homme blanc sur les rives du lac ni de vapeur sur ses eaux. Mais alors il était trop tôt pour reculer: peut-être Emin n'avait-il pas reçu nos dépêches expédiées par voie de Zanzibar; peut-être le bateau avait-il coulé depuis le départ du D^r Junker, peut-être Emin n'avait-il pu se rendre à la pointe où je lui avais donné rendez-vous.

Après une absence forcée qui dura quatre mois, nous retournons au Nyanza; cette fois, nous trouvons des lettres; le Pacha avait appris accidentellement notre première visite, et, prenant un de ses navires, il était venu se renseigner. La pointe méridi-

dionale du lac est à neuf heures de vapeur d'une des stations d'Emin, et jamais il n'avait eu l'idée d'aller jusque-là. L'effet de ce voyage fut excellent, mais c'est grand pitié que le Pacha ne se soit pas conformé à mes requêtes, envoyées à si grands frais de Zanzibar. Combien de vies eussent été épargnées, pour ne rien dire des fatigues excessives par nous endurées pendant ces quatre mois! Nous ne nous en plaignons pas; nous y étions préparés, notre mission étant de faire le possible et même l'impossible pour porter secours.

Nous sommes restés vingt-six jours ensemble. Il n'était pas difficile de voir que, sur plusieurs points, nous avions été mal renseignés. Le Pacha n'est pas de haute taille, il n'a pas l'allure militaire; ce n'était point un autre Gordon, mais le véritable Emin avec sa grandeur propre, et non celle que nous avions forgée. Il ne ressemblait à personne que nous eussions encore rencontré, et il nous rappelait certains types qu'on trouve dans les livres.

Rien, au surplus, qui fût positivement contraire à la haute opinion que nous nous étions faite de sa personne. Tout ce que nous voyions parlait en sa faveur. Au premier abord, ses troupes semblèrent admirablement disciplinées, ses vapeurs en parfait état; il paraissait exercer autour de lui une action puissante et civilisatrice. On montrait des étoffes qu'il faisait tisser avec du coton qu'il cultivait; on nous servait des liqueurs qu'il obtenait par la fermentation du millet. D'une propreté méticuleuse, Emin est soigneux de sa personne, exact, courtois et prévenant, très bon, très affable, un littérateur instruit, un causeur agréable, un médecin expérimenté; au total, un homme bien élevé; le connaître, c'était l'admirer. Il nous avait charmés, et si je ne l'eusse pas revu, il m'eût laissé une excellente impression. Non, décidément, ce n'était pas un Gordon, mais à maints égards il l'emportait sur lui par son dévouement à la science, par l'attention scrupuleuse qu'il donnait aux moindres détails, par le jugement charitable des hommes et des choses, son grand désir d'améliorer ses sujets et de leur inculquer maintes notions pratiques, sa noble confiance en l'avenir du pays qu'il gouvernait. Ni original ni mystique non plus, Emin n'était ni excentrique ni visionnaire.

Mais, tout en l'admirant, un vague soupçon de quelque

chose d'inexplicable nous obsédait. Il m'avait envoyé un scribe et un lieutenant égyptien qui, à ma grande surprise, s'exprimèrent sur leur gouverneur en termes fort inconvenants. Leurs paroles respiraient la haine et un indicible mépris.

Puis, un capitaine soudanais me raconta que, peu après le départ du D^r Junker, le 1^{er} bataillon s'était révolté. Emin avait pris la route du sud, n'était plus reparu dans leur voisinage. Mais le 2^e bataillon, soit 650 carabines, plus les irréguliers, au nombre de 3 000, lui composaient encore une armée suffisante tant qu'ils lui seraient fidèles: sa position restait encore très passable. Le Pacha me présenta le major et plusieurs capitaines du 2^e bataillon; puis, en réponse à une demande très sérieuse de ma part, il trouva opportun de dire au major: « Promettez-moi, devant M. Stanley, que vous mettrez quarante hommes à construire la petite station qu'il conseille de créer ». « Voilà qui est étrangement parler pour un gouverneur », pensai-je. Je voulais considérer cet incident comme une bagatelle, et, néanmoins, ma pensée y revenait souvent. Manquant de toute information précise, je pressentais quelque mystère.

En outre, nous étions tous frappés de l'extrême indécision que décelait la conduite du Pacha. Tant que nous en ignorions la cause, nos sympathies l'accompagnaient. Puisque, d'après Emin, le 2^e bataillon et les irréguliers restés fidèles étaient résolus à ne pas quitter le pays, il eût fallu un cœur de pierre pour les abandonner. Si quelques Égyptiens, toujours occupés à leurs intrigues, désiraient s'en retourner au Caire, on ne s'en préoccupait pas autrement. Le Pacha nous donnait même à entendre que leur départ le débarrasserait. Mais si la majorité des troupes, restant dans le devoir, préférerait l'Equatoria à l'Égypte; si le Pacha aimait son œuvre, pourquoi donc ces incertitudes?

Et si l'Égypte lui retirait son commandement pour cause de désobéissance, que lui importait le Khédive, puisque j'avais à lui offrir un subside annuel de 300 000 francs et un salaire de 37 500 francs?

Et s'il préférerait à cette province une autre partie des régions équatoriales, sous les auspices d'une compagnie anglaise, il pourrait compter sur des communications régulières et sur une protection assurée.

En me parlant du 2^e bataillon et des irréguliers, Emin Pacha assurait compter sur leur fidélité, se portait garant que ces troupes passeraient avec lui au service de l'Association anglaise. Il m'a dit plusieurs fois n'avoir jamais reçu proposition plus avantageuse. Mais, puisque ses soldats lui étaient dévoués et demandaient à le suivre partout, puisque ma troisième proposition lui était agréable, pourquoi cette indécision?

Donc, il nous fallait recommencer nos marches fatigantes, regagner Banalya, puis retourner au fort Bodo et repasser l'Itouri. En arrivant au Nyanza pour la troisième fois, après une absence de huit mois et demi, voici que l'objet de notre sollicitude est prisonnier et que ces troupes si fidèles et dans lesquelles il avait une foi si profonde se sont révoltées et l'ont déposé. Cette nouvelle nous causa un choc pénible. Mais le Pacha, cette rébellion, le surprenait-elle?

Quand nous parcourons ses lettres et les études au jour de notre expérience actuelle, nous comprenons que plusieurs faisaient allusion à des troubles et à des dissensions dans son entourage. Sous l'influence de son optimisme communicatif, nous ne le remarquions pas alors; en Europe on n'y voyait que des ébullitions momentanées de mécontentement; on ignorait la défection du 1^{er} bataillon. Le D^r Junker n'avait pas jugé qu'il valût la peine d'en parler. Même il exprimait le doute qu'Emin consentit à abandonner sa mission civilisatrice pour traîner en Égypte la vie oisive et sans but d'un pacha retiré des affaires. De là cette clause de la lettre khédiviale: « Tu peux accepter ou refuser l'escorte de Stanley, mais si tu refuses, ce sera sous ta propre responsabilité ». Cependant M. Jephson, resté avec Emin pendant notre absence, n'a pas plus tôt pénétré dans les cercles militaires, qu'il constate que le Pacha nous a laissé ignorer le véritable état des choses, et son désappointement se donne carrière quand, fait prisonnier à son tour, il a pour perspective peu séduisante d'être promené par les rues de Khartoum en qualité de *saïce* ou esclave du Khalife. Ma mauvaise humeur n'était pas moindre et on me la pardonnera, car tout cela ne fût pas arrivé si Emin avait agi avec plus de franchise.

Car s'il nous avait déclaré qu'il ne pouvait conduire son armée en Égypte, ni accepter les subsides et le salaire qu'on lui

offrait, ni travailler sous les auspices d'une société anglaise, parce que ses troupes ne lui fourniraient pas seulement une compagnie, la révolte étant chez elles à l'état chronique, on aurait pu lui proposer autre chose. S'il avait eu la résolution et quelque fermeté, il n'eût pas été difficile d'attaquer les stations l'une après l'autre, et de leur inculquer un respect salutaire pour le gouvernement. A commencer par Msoua, nous y aurions trouvé soixante soldats, sous les ordres de Choukri Agha, qui n'a été compromis dans aucun acte d'indiscipline. Nous embarquions les trois cents hommes sur le vapeur, et mettions le cap sur Toungourou. En trente minutes, l'affaire aurait été réglée, on aurait passé les récalcitrants par les armes, et nous marchions sur Ouadelaï: le prestige de la victoire et de l'autorité nous assurait cette station sans coup férir et sans autre sang versé que celui des meneurs. Sous la terreur des mesures énergiques, les autres postes auraient capitulé — le Mahdi d'un côté, nous de l'autre; — soit à lui, soit à nous, ils devaient infailliblement se rendre.

Mais, en supposant que cette ligne de conduite eût été adoptée, qu'y aurait-on gagné? Le Pacha une fois réintégré dans son commandement, nous n'avions qu'à nous retirer. Au bout de quelques mois, ses ressources étant de nouveau épuisées, ferait-il appel à une nouvelle souscription de 750 000 francs? Faudrait-il, tous les ans, envoyer une autre mission à son secours, au prix des plus grandes pertes en hommes et en argent? Un pays aussi éloigné de la mer, environné de peuplades guerrières et défavorablement partagé sous plusieurs rapports, vaudrait-il de si énormes sacrifices, la poussière de ces plaines fût-elle de l'argent? Cependant, si Emin, fermement résolu à dompter la rébellion, nous eût demandé notre concours, nous le lui aurions accordé sans hésitation, ayant pour devoir de lui prêter main-forte et montrer bonne volonté.

Le Pacha se trompait-il, ou voulait-il nous tromper? Je crois que son optimisme vraiment exceptionnel l'égarait: il accueillait sans examen toute protestation sincère ou simulée de soumission.

Je m'exprime trop durement? — Eh bien, je dirai net qu'Emin n'était que trop disposé à pardonner dès que sa propre estime à l'excès développée avait reçu satisfaction. Les astucieux compères savaient qu'ils n'avaient qu'à jouer la con-

trition et le repentir pour calmer son ressentiment; et que, pour faire passer l'éponge sur toute offense, il suffisait de lui baiser les mains. Emin ne punissait pas assez. Il avait la grâce facile et l'amnistie tendre; les Égyptiens exploitaient sa faiblesse, le vékil autant qu'un autre. Aouach Effendi, le major du 2^e bataillon, proposa aux rebelles, dans une lettre que le Pacha détient encore, à ce que je crois, de le substituer à Emin comme moudir: et le Pacha ne lui en a pas gardé rancune. Azra Effendi déclara fausse la lettre du Khédive: le Pacha ne lui en adressa jamais le moindre reproche, et il nous fallut escorter Azra jusqu'à la mer.

Les vertus, les nobles aspirations que nous constatons chez Emin balancent celles qui lui manquent. L'homme qui tient à ses devoirs et à l'approbation de sa conscience s'inquiète peu du reste. C'est ce qui faisait le mérite du Pacha et nous rendait sa société si agréable. La fréquentation, beaucoup mieux que les paroles, nous révéla le caractère de l'homme. Cette tête branlant mélancoliquement, cette main étendue, ce regard calme et grave, ce léger haussement d'épaules semblaient dire: « A quoi bon! Vous le voyez, je me résigne! Je n'aime pas à contraindre les gens. Ils ont eu le temps de voir que je ne veux que leur bien. S'ils ne se soucient plus de moi, pourquoi m'imposer? » Ce ne sont pas ses propres paroles, mais il nous est permis d'expliquer ainsi le jeu de sa physionomie.

Sa constante application à diverses études, son extrême myopie, le rendaient incapable de remplir les sérieux devoirs que comportait sa haute position. Faudra-t-il le blâmer parce qu'il faisait passer les travaux scientifiques avant les exigences administratives, ou parce qu'il préférait le titre de Docteur en médecine à celui de Pacha, ou bien encore parce qu'une cataracte l'exposait à perdre la vue? Si, pour lire, il était obligé de tenir le livre à cinq ou six centimètres de ses yeux, comment aurait-il deviné les sentiments d'un homme par la physionomie, ou démêlé si le regard déversait le mépris ou s'illuminait d'enthousiasme?

Quelles que fussent nos opinions sur ce qu'aurait dû faire le Pacha, il nous inspirait toujours le plus profond respect. Quand son propre sort oscillait dans la balance, comment ne pas l'admirer augmentant ses collections de coquilles lacus-

tres, se passionnant pour la capture d'un oiseau, indépendamment de sa couleur et de sa beauté et simplement pour la rareté, examinant un nouveau rat avec l'intérêt qu'il apportait aux mensurations d'un crâne. Lui remettait-on un sphinx tête de mort, un longicorne non encore classé, un python ou un typhlops, il oubliait aussitôt la cour martiale rassemblée pour le juger, les menaces des soldats qui comptaient le fusiller ou le garrotter sur son *angarep*, l'envoyer à Khartoum en offrande au Khalife. Plus on nous racontait de ces détails, plus nous fréquentions Emin, mieux nous le comprenions, et nous sentions que cet homme méritait tous les dévouements, tout en admirant les étranges caprices de l'humaine nature.

Nous ne pouvions le sauver de lui-même par force, ni le réveiller brutalement de son rêve. Sa position s'y opposait, notre mandat ne le comportait pas. Il était l'hôte honoré auquel nous ne devions que la courtoisie. S'il ne réclamait pas notre assistance, ce n'était point à nous de l'imposer.

Pour le moment, il nous suffisait de l'observer. Toujours serein et tranquille au milieu des rebelles qui s'entre-détestaient, résigné plutôt que résistant, il se mouvait dans cette atmosphère d'intrigues et de perfidies dont il n'avait même pas l'air de se douter. A sa place, nous eussions immédiatement réprimé la révolte; une lutte courte, mais énergique, nous eût rendu le pouvoir et la liberté. Mais Emin, absorbé dans l'illusion que la grossière obséquiosité de ses officiers et de ses troupes était inspirée par le dévouement, semblait ignorer qu'on eût jamais contesté son omnipotence. En voyant, de nos yeux, les mailles du réseau de trahison et de fraude qui enserrait cet homme, toujours crédule et confiant, nous ne pouvions que nous taire et nous entreregarder, étonnés, presque émerveillés. Mais voici le malheur: en dépit de nos avertissements, nous ne pouvions lui montrer que le cas était sans remède et que ses gens l'avaient jeté par-dessus bord. Pouvions-nous lui dire que ses hommes méprisaient ce « collectionneur d'oiseaux » et l'accusaient de s'intéresser plus aux hannetons qu'à ses soldats? Cela, nous le gardions pour nous; mais Nelson, qui détestait la duplicité, lui disait crûment qu'il avait tort, Parke le raisonnait en vain, Jephson discutait, Stairs offrait de fournir des preuves; mais quand mes éner-

giques camarades, par bon cœur et pure amitié, essayaient de l'avertir, le Pacha s'empressait d'atténuer les offenses de ses serviteurs, d'excuser la malice de ses officiers, décourageant ainsi les efforts de ses véritables amis. Inutile de dire combien nous vexaient ces entrevues inutiles.

« Depuis treize ans que je suis avec mon peuple, je le connais mieux que vous, qui n'êtes ici que depuis le même nombre de semaines », disait-il.

Nous nous contentions de pester intérieurement; pour nous, il était encore le Pacha, mais j'eusse pu lui répondre :

« Emin, mon ami, les insectes vous occupent plus que les hommes! Un homme ne vous intéresse que par le squelette: nous voulons en connaître l'âme; vous savez quelque chose sur son crâne: moi, je veux sentir le pouls. Je suis certain que votre foi en ces gens vous portera malheur et que votre excès de confiance vous perdra. »

Et pourtant, dans sa fervente foi en la fidélité de son peuple et dans la chaleur de ses manières, il y avait une généreuse noblesse qui arrêta nos critiques. Nous ne pouvions partager son inébranlable assurance, mais elle augmentait notre considération pour lui, et peut-être, à notre insu, se cachait-il dans nos esprits quelque faible espoir qu'il eût raison.

Nous n'osions traiter avec une légèreté qui eût été blessante une nature affectueuse et confiante comme celle d'Emin Pacha. En dehors du plaisir qu'il y avait à le fréquenter, le but élevé, quoique irréalisable, de ses efforts incessants, ses hautes mais chimériques espérances inspiraient le respect.

Si nous nous reportons aux événements qui conduisirent Emin à Khartoum et firent du médecin et magasinier à Lado le gouverneur de la Province Equatoriale, nous ne nous étonnerons pas que sa nature et ses goûts aient persisté. L'histoire des malheurs de Gordon au Soudan n'a pas été faite et ne le sera jamais, le cas de Gordon étant un de ceux que les Anglais ne veulent pas examiner de trop près. Pourquoi avait-il auprès de lui si peu d'officiers de sa nation? pourquoi n'a-t-il gardé qu'un si petit nombre de coopérateurs? Je suis porté à croire, d'après mes souvenirs du Congo, que ses ennemis devaient être grands, peut-être plus grands que les miens.

Et l'un des plus sérieux fut sans doute la difficulté de se procurer des hommes de bonne volonté, capables, propres au service. Emin Pacha fut un de ces hommes, bien qu'Allemand et docteur en médecine. Il est actif, courtois, toujours prêt à oblige. Si j'avais découvert un Emin au Congo, j'eusse, autant que Gordon, apprécié ses précieuses qualités, plus rares que les journalistes ne se le figurent. Sur trois cents officiers que j'ai rencontrés au Congo, j'en pourrais compter dix qui, à simple requête, se mettaient à une besogne et l'accomplissaient jusqu'au bout. Combien Gordon en a-t-il trouvé? Emin en tout cas était l'un des meilleurs et des plus fidèles.

Emin se passionnait pour la botanique, l'ornithologie, l'entomologie; il étudiait la géologie, l'ethnologie, faisait des observations météorologiques dont il remplissait carnet après carnet, sans négliger sa correspondance. Je puis facilement me représenter en quels termes courtois il écrivait au Gouverneur général, et le plaisir que devaient faire ces lettres soignées, polies, précises, écrites avec élégance et méthode. Aussi marchait-il à grands pas. Chef de magasin, directeur de station, envoyé dans l'Ouganda, secrétaire, ambassadeur du Vice-Roi auprès de l'astucieux Kabba Réga, enfin gouverneur de l'Equatoria.

Au cours de ses promotions, Emin sait se conduire. Il demande des semences pour les champs, et Gordon lui répond : « Ce n'est pas jardinier que je vous ai nommé, mais gouverneur! Si ça ne vous convient pas, faites-moi le plaisir de filer. » Un Anglais jeune et fier ne se le serait pas laissé dire deux fois; il eût redescendu le Nil, pris de Gordon un congé plus ou moins maussade et se serait retiré. Emin présente ses excuses : « Très bien, monsieur! » Plus tard il réclame un appareil photographique : « Ce n'est pas comme photographe que je vous ai envoyé, mais comme administrateur de la Province Equatoriale ». Et Emin écrit : « Très bien, monsieur, je vous remercie et je ferai mon devoir ». Il ne fatigue pas le Gouverneur général de plaintes sur l'irrégularité des courriers, qu'il ne recevait jamais en temps voulu, pas plus que ses émoluments. Quel homme rare! Il était patient et de bonne composition; Gordon appréciait tout cela.

Puis, les affaires vont mal. Après 1883, Emin est aban-